

Nom de l'établissement et ville de l'établissement:

Collège Les Plaisances Mantes- la-Ville (78)

Classe

3^e

Spécialité

Prépa-Métiers

Professeurs

Mme Fleischmann et M. Enault

Description de projet

Nous avons choisi de mettre en avant le portrait de femmes, de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 60, afin de souligner l'évolution de la place des femmes dans le monde du travail.

**Prix Louise
Michel**

Les douzes travaux des femmes

Thème :

Les élèves de la 3^{ème} Prépa-Métiers du collège *Les Plaisances* se sont penchés sur la condition féminine au travail, du milieu du XIX^{ème} siècle jusqu'aux années 1970. Le style épistolaire a été choisi pour cette narration, plus vivant qu'un récit raconté d'un point de vue externe.

Introduction : Les femmes ont toujours travaillé, sans qu'on ait longtemps voulu le voir ni le savoir. Et pourtant, depuis deux siècles, il ne s'agit pas seulement de quelques marginaux « travaux de femmes », mais d'une importante place dans la population active, au bas mot le tiers : 6,2 millions d'actives recensées en 1866, plus de 7 millions en 1911, 6,6 millions en 1954, plus de 7 millions à nouveau en 1968. Le travail est, dès les années 1830-1850, conçu comme un des attributs de la citoyenneté, il remplace la propriété ; or, privées du droit de vote et d'éligibilité, les femmes ne furent pas, mentalement et politiquement, incluses dans cet ensemble. Si les femmes ont toujours travaillé, ce fut dans le cadre d'une large division sexuelle les assignant à certains lieux et l'histoire de cette double réalité reste largement à creuser, tant pour ce qui concerne les divers secteurs d'emploi, que pour les formations qui y mènent et les rémunérations qu'ils permettent. Elles furent en effet longtemps cantonnées dans des métiers bien particuliers, soit exclusivement féminins comme ceux des soins, soit peu qualifiés dans le cadre de l'usine et du bureau.

Première lettre :

Mamers, le 12 juin 1869

Chère mère,

Ce n'est rien de dire que notre cher pays d'Auge me manque. Et notre famille aussi. Je n'ai peut-être que peu de temps pour y penser, je travaille chaque jour douze heures, comme toutes les tisseuses chez Durand Frères, mais il n'est pas rare que je m'éroule en pleurs le soir, la tête enfouie dans mon oreiller, pour ne pas attirer le regard des autres femmes. Nous partageons une petite chambre à cinq. Mes mains me font souffrir, les métiers battent 120 coups à la minute et ne sont pas faciles à conduire. Le contre-maître veille au grain et nous menace souvent de nous remplacer par une nouvelle ouvrière, « il en arrive des dizaines chaque jour » nous dit-il, certaines ont douze ans. Mes 30 francs par semaine suffisent à peine à me payer le pain, le morceau de Brie et le café qui font mon quotidien, et bien sûr ma part du loyer de la chambre. Je préférerais passer au fond de la cour, pour les commandes spéciales, et travailler sur une machine Singer, mais ces places sont réservées à celles qui sont bien vues. Je me lève pourtant à l'aube et fait de mon mieux, ce que nous endurons ici n'est tout de même pas humain. Mais il ne faut pas se plaindre d'avoir du travail, hein ? Dis-moi comment vont mes frères, et vous-mêmes, toi et papa ? La récolte sera-t-elle bonne ? Il me tarde de rentrer, peut-être le dimanche de la Pentecôte, s'il me reste assez. Vois-tu toujours les Dubouff ? Voulez-vous toujours me marier au Gustave ?

Ta fille qui t'embrasse affectueusement,
Marguerite



Seconde lettre :

Mantes-la-Jolie, le 8 juin 1903

Ma tendre maman,

Le monde a bien changé, n'est-ce pas ? J'ai pu voir la Tour Eiffel l'autre jour, mes maîtres m'ont emmené sur leur bateau, nous avons remonté la Seine jusqu'à Paris. Quel monument ! Je m'occupais des enfants. M^{me} Delaval est bien bonne avec moi, mais son mari est un rustre. Il se plaint tous les jours de mon service. Je me doute que tout ça doit te faire sourire, toi qui as passé tant d'années comme tisseuse, toi qui as tant souffert à l'usine. Moi je bénéficie du confort de la maison des Delaval, ils me laissent une petite chambre au grenier, il y fait chaud l'été et froid l'hiver, mais Madame m'a donné en cachette une grosse couverture qui ne lui servait plus, et suffisamment de chandelles.

En ville, on envie ma place, les Delaval passent pour d'honnêtes gens. Il n'y a qu'en vivant avec eux tous les jours qu'on se rend compte des saletés qu'ils peuvent cacher. Ils ont beau être riches, avoir des frusques de soie et de velours, se laver les mains dans des machins d'argent... je les connais... ça n'est pas propre. J'aime alors sortir avec les enfants dans le jardin, les emmener à l'école ou à l'église, faire le marché. Ils sont parfois arrogants avec moi, même grossiers, mais c'est comme ça.

L'autre jour, une amie est venue m'apporter des poireaux. Monsieur l'a aperçue dans l'entrée. Il m'a dit : « Qu'est-ce que votre amie ? Une femme du peuple ?... Une pauvre, sans doute... - Une femme de chambre, comme moi, lui ai-je répondu. » Il a fait une grimace. « Je ne m'occupe pas de ces gens-là, a-t-il dit. Ce sont de trop petites âmes... Ce ne sont même pas des âmes. » Pourquoi nous détestent-ils autant ? Enfin ne t'en fais pas, prends soin de toi. Tu vas bientôt fêter tes cinquante-et-un ans et j'espère bien pouvoir être de la fête. Je m'arrangerai pour que ma maîtresse embobine Monsieur, je crois qu'elle comprendra. Il paraît qu'une nouvelle voie de chemin de fer reliera bientôt Mantas à notre Normandie, je pourrai alors revenir plus souvent.

Je t'aime tant.
Madeleine.



J'espère que tu vas bien. Moi, je suis folle de joie. J'ai été prise comme danseuse dans un petit numéro pour ouvrir les spectacles du prestigieux Moulin-Rouge ! C'était un rêve ! Je côtoie la célèbre Mistinguett presque tous les soirs ! Les fêtes sont folles, il y a toutes sortes de gens qui viennent nous voir, des artistes, des écrivains, des hommes politiques !

Je partage une petite chambre avec Sylvette, une amie que j'ai rencontrée pendant une soirée dans une grande maison. Toi tu devais vivre chez les riches pour gagner ta vie, moi, ils viennent me voir pour que je gagne la mienne.

Bien sûr, c'est très fatigant de préparer ce spectacle, de travailler la nuit, mais qu'est-ce que je m'amuse ! Ah, je peux te dire, les choses changent à Paris. Et ce n'est pas fini !

Mais toi, comment vas-tu ? Il serait temps que tu penses à toi, tu pourrais rencontrer à nouveau quelqu'un, la guerre est loin maintenant.

As-tu reçu mon panier de fruits ?

Je t'embrasse tendrement,
Ta Marie

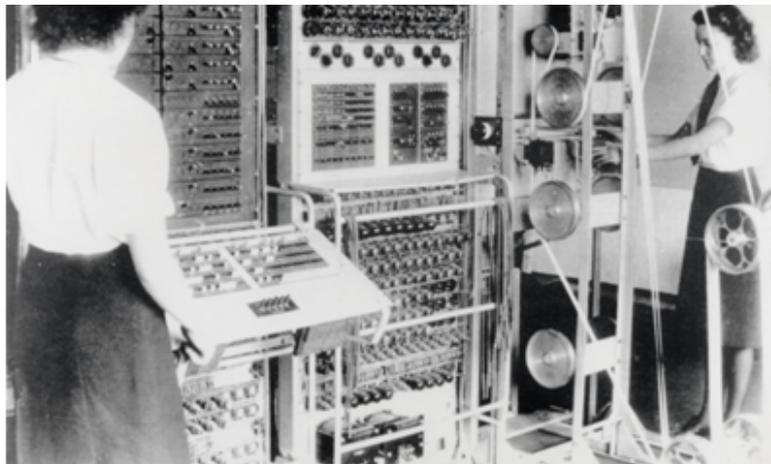
Réponse à la troisième lettre :

Lisieux, le 30 septembre 1927

Ma petite Marie,

Je sens bien au ton de ta lettre que la tête te tourne. Les soirées, le monde de la nuit, tout ça n'est pas très sain pour une jeune fille, tu comprendras que je m'inquiète. Je sais bien que le monde a changé, ta jeunesse doit être bien plus agréable que celle de ta grand-mère Marguerite, mais n'est-ce pas dangereux de fréquenter tous ces hommes qui ne te veulent pas que du bien ? On m'a raconté les dernières danses à la mode, mon dieu, comment osez-vous montrer vos cuisses à tous ces hommes ? Tu dois me prendre pour une vieille idiote, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur. As-tu le temps de manger correctement ? Où loges-tu ? Reviens vite me voir.

Ton panier de fruits était délicieux, mais ne fais pas tant de folies pour moi.



Conclusion : il est clair que les changements qui affectent le travail et l'emploi des femmes ne touchent pas à leurs seules positions professionnelles. Avec la féminisation du monde du travail, c'est le statut du deuxième sexe dans la société qui se joue. Le fait que les femmes constituent désormais près de la moitié des forces laborieuses de ce pays est une mutation sociale majeure, malgré la persistance d'inégalités coriaces.